

III

UNE FÉMINISTE EN 1832

LES PREMIERS ROMANS ET LA QUESTION
DU MARIAGE

Quand la baronne Dudevant débarqua à Paris, en 1831, son parti était pris de gagner sa vie avec sa plume ; car elle n'a jamais compté sérieusement sur les revenus d'un talent qu'elle avait pour peindre des fleurs sur les tabatières et orner d'aquarelles les étuis à cigares. Elle arrivait de sa province pour être écrivain. Comme tout débutant, elle s'essaya d'abord dans le journalisme. Elle écrit, le 4 mars, au fidèle Boucoiran : « En attendant, il faut vivre. Pour cela je fais le dernier des métiers, je fais des articles pour le *Figaro*. Si vous saviez ce que c'est ! Mais on est payé

sept francs la colonne. » Cela valait la peine, évidemment. Le *Figaro*, un tout petit journal, était dirigé à cette époque par Henri de Latouche, Berrichon, écrivain lui-même, fort médiocre, et poète, si l'on ose s'exprimer ainsi, qui n'avait guère de talent pour son compte personnel, mais qui eut le mérite de comprendre ou de deviner celui de quelques autres. On lui doit la première édition d'André Chénier et il fut le parrain de George Sand : ce sont des titres. Donc il asseyait l'apprentie à l'une des petites tables où se confectionnait le journal. Mais elle n'avait pas la vocation. Vous savez quel est le grand principe en matière d'articles de journaux : les plus courts sont les meilleurs. Aurore était déjà au bout de son papier, qu'elle n'avait pas encore commencé. Le mieux était de ne pas s'obstiner. Elle renonça au dernier des métiers, si lucratif qu'il pût être.

Mais elle ne pouvait ignorer qu'elle eût le don. Elle le tenait de ses ascendants. C'est ici la meilleure part de son atavisme. Si haut qu'on remonte et dans quelque branche que ce soit

de son arbre généalogique, on y constate une hérédité artistique. Maurice de Saxe a écrit les *Réveries*, qui seraient encore un beau livre pour un militaire, quand même ce militaire n'aurait pas si généreusement battu les Anglais. M^{lle} Verrières avait été actrice et Dupin de Francueil était dilettante. La grand'mère, Marie-Aurore, très musicienne et qui chantait des airs d'opéra, faisait des extraits des philosophes. Maurice Dupin raffolait de musique et de théâtre. Il n'était pas jusqu'à Sophie-Victoire qui n'eût un sentiment inné, un instinct de la beauté. Non seulement elle pleurait au mélodrame, comme Margot, mais elle remarquait le rose d'un nuage, le mauve d'une fleur ; et, ce qui nous importe davantage, elle les faisait remarquer à la petite Aurore. En sorte qu'elle aussi, cette mère illettrée, est pour quelque chose dans la littérature de sa fille.

Ce n'est pas assez de dire que George Sand était née écrivain : elle était née romancière, et d'une catégorie déterminée de romancières. Elle avait été créée par un décret nominatif de la

Providence pour écrire ses romans et non point d'autres. C'est cela qui rend intéressante l'histoire des plus lointaines origines de sa vocation littéraire ; et il est singulièrement curieux de voir s'annoncer chez elle, dès l'enfance, les facultés qui plus tard deviendront l'essence même de son talent. Elle n'avait pas quatre ans ; sa mère, pour la tenir tranquille, avait imaginé de l'emprisonner entre quatre chaises : que faisait la fillette pour égayer sa captivité ? « Je composais à haute voix d'interminables contes que ma mère appelait mes romans... Elle les déclarait souverainement ennuyeux, à cause de leur longueur et du développement que je donnais aux digressions... Il y avait peu de méchants êtres et jamais de grands malheurs. Tout s'arrangeait, sous l'influence d'une pensée riante et optimiste... » Déjà ! Ces romans de la cinquième année annoncent déjà les romans de l'âge mûr, optimistes avec des longueurs et des digressions. On cite un trait analogue de Walter Scott, et c'est donc qu'il y a, chez ceux qui sont nés pour être conteurs, un instinct primordial qui les pousse précisé-

ment à inventer de belles histoires, afin que cela les amuse.

Un peu plus tard il se produit chez Aurore un phénomène qui n'est guère moins curieux. Vous vous êtes sans doute demandé parfois comment procèdent les descriptifs, pour tracer ces tableaux dont tous les traits atteignent à un relief si intense et s'imposent à nous aussi impérieusement que ceux de la réalité. George Sand se souvient qu'à Nohant, quand on lui lisait du Berquin, elle écoutait assise devant le feu dont elle était protégée par un vieil écran de taffetas vert. Peu à peu elle perdait le sens des phrases. Des images se dessinaient devant elle et venaient se fixer sur l'écran vert. « C'étaient des bois, des prairies, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque... Un jour ces apparitions devinrent si complètes que j'en fus comme effrayée et que je demandai à ma mère si elle ne les voyait pas. » Voilà cette hallucination qui fait l'écrivain pittoresque, qui lui met sous les yeux, fût-ce entre quatre murs, un paysage complet, organisé, dont il n'a plus qu'à suivre les lignes,

à reproduire les couleurs, en sorte que peignant des paysages imaginaires, il les peint encore d'après nature, d'après ce modèle surgi devant lui comme par enchantement, et où il peut compter les feuilles des arbres et entendre le bruit de l'herbe qui pousse.

Plus tard encore, à ce monde de fictions qu'Aurore ne cessait de porter dans sa tête, voici que se mêlent de vagues conceptions religieuses ou philosophiques. Sa vie poétique se double d'une vie morale. A ce roman, toujours en train et auquel elle ne cessait d'ajouter un chapitre nouveau, comme autant d'anneaux d'une chaîne sans fin, elle donna un héros dont elle savait très bien le nom. Il s'appelait Corambé. Corambé était son idéal dont elle avait fait un dieu. Seulement, tandis qu'on faisait couler le sang sur les autels des dieux barbares, sur l'autel de Corambé elle avait imaginé de rendre la vie et la liberté à tout un peuple de bestioles prisonnières : une hirondelle, un rouge-gorge, un moineau franc. Et c'était déjà cette tendance qu'elle aura plus tard à mêler aux récits romanesques des inten-

tions morales, à disposer les aventures en manière d'exemples pour rendre les hommes meilleurs. Ce sont les romans à thèse de sa douzième année.

Voulez-vous voir maintenant, dans un contraste saisissant, comment s'annoncent deux vocations de romanciers tout à fait différentes ? Rappelez-vous le début de *Facino Cane* où Balzac nous conte un souvenir du temps que, candidat littéraire, il habitait sa mansarde de la rue Lesdiguières. Le soir, revenant de l'Ambigu-Comique, il s'amusait à suivre un ouvrier et sa femme depuis le boulevard du Pont-aux-Choux jusqu'au boulevard Beaumarchais. Il les écoutait parler de la pièce, puis de leurs affaires, puis en venir à leurs discussions de ménage. « En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés. » Voilà le romancier de l'école objective, celui qui sort de lui-même, qui cesse d'être lui pour devenir un autre. — Au lieu de ce monde extérieur, auquel s'adapte Balzac, Aurore nous entretient d'un

monde intérieur, émané de sa fantaisie, reflet de son imagination, écho de son cœur, et qui est encore elle-même. — Telle est exactement la différence du roman impersonnel qui sera celui de Balzac et du roman personnel qui sera celui de George Sand, la différence de l'art réaliste qui se soumet à l'objet et de l'art idéaliste qui le transforme à son gré.

Jusqu'ici, il ne s'agit encore que de rêves qui n'ont pas été mis sur le papier. Que ce soit *Corambé* ou les romans entre quatre chaises, tout cela s'est passé dans la tête de l'enfant. Mais Aurore ne tarda pas à écrire. Au couvent, elle avait confectionné deux romans, un roman dévot et un roman pastoral, qu'elle eut le bon esprit de déchirer. Au sortir du couvent, autre roman, écrit pour René de Villeneuve, et qui eut le même sort que ses aînés. En 1827, le *Voyage en Auvergne*. En 1829, encore un roman, dont George Sand dit dans l'*Histoire de ma vie* : « L'ayant lu, je me convainquis qu'il ne valait rien, mais que j'en pouvais faire de moins mauvais... Je reconnus que j'écrivais vite, facilement, longtemps, sans fatigue, que

mes idées engourdies dans mon cerveau s'éveillaient et s'enchaînaient par la déduction, au courant de la plume ; que, dans ma vie de recueillement, j'avais beaucoup observé et assez bien compris les caractères que le hasard avait fait passer devant moi, et que, par conséquent, je connaissais assez la nature humaine pour la dépeindre. » Voilà donc maintenant cette facilité à écrire, cette abondance et cette nonchalance qui seront aussi bien caractéristiques de sa manière.

On le voit, lorsque George Sand va commencer à publier, elle avait déjà beaucoup écrit. Sa formation littéraire était complète. C'est la même constatation à laquelle on est amené chaque fois qu'on étudie les débuts d'un écrivain. Il arrive que le génie se révèle à nous par un jaillissement soudain ; mais depuis longtemps il chemine sous terre, et ce que nous prenons pour une éclosion spontanée n'est que le dernier effort d'une sève lentement accrue et désormais toute-puissante.

Toutefois George Sand devait encore payer

son tribut à l'inévitable période des tâtonnements. Il nous plaît que le premier livre qu'elle ait publié ne soit pas d'elle seule, et que la responsabilité de ce roman exécrable ne retombe pas tout entière sur elle.

Le 9 mars 1831, George Sand écrivait à Boucoiran : « Les monstres sont à la mode. Faisons des monstres ! J'en enfante un fort agréable dans ce moment-ci. » Le monstre, c'est ce roman écrit en collaboration avec Sandeau et paru sous la signature collective de Jules Sand, à la fin de 1831 : *Rose et Blanche ou la Comédienne et la Religieuse*.

Comme beaucoup d'entre vous ne l'ont probablement pas lu, je vous en indique en quelques mots le sujet. Cela commence par une scène de diligence, à la manière de certains romans de Balzac, mais agrémentée de détails d'une trivialité du plus mauvais aloi. — Deux jeunes filles font route ensemble, l'une, Rose, qui est une petite comédienne, l'autre, sœur Blanche, qui va entrer en religion. Elles se séparent à Tarbes. — L'histoire se déroule dans la région pyrénéenne : Tarbes, Auch,

Nérac, les Landes, jusqu'au retour à Paris. — Rose doit, au sortir d'une orgie, être livrée par sa mère à un jeune libertin. Le jeune libertin a honte de lui-même, et, au lieu de mener Rose au diable, il la mène à Dieu, je veux dire qu'il la fait entrer au couvent des Augustines où elle retrouve sœur Blanche. Sœur Blanche n'a pas encore prononcé ses vœux. La preuve en est qu'elle épouse le jeune Horace. Mais quelles noces ! Il faut que vous sachiez que sœur Blanche, avant de s'appeler Blanche, s'appelait Denise. Sous le nom de Denise, elle était la fille d'un marinier bordelais, très belle et idiote. L'idiote a été déshonorée par le jeune libertin que maintenant on lui donne pour mari. Ce sont tous ces souvenirs qui, revenant à l'esprit de Blanche, et lui faisant reprendre conscience de Denise, lui occasionnent une fièvre chaude. On en aurait à moins. — Rose qui, dans l'intervalle, est devenue une grande cantatrice, arrive à temps pour recueillir le dernier soupir de son amie, et rentre au couvent où elle reprend la place laissée vide par sœur Blanche.

Tout cela est absurde et souvent bien déplaisant.

Il est aisé de voir quelle part revient à chacun des collaborateurs, et que, du reste, George Sand a fait à peu près tout l'ouvrage. Les paysages, Tarbes, Auch, Nérac, les Landes, autant de souvenirs du fameux voyage aux Pyrénées et du séjour à Guillery chez les Dudevant. Le couvent des Augustines à Paris, avec ses religieuses anglaises et ses pensionnaires appartenant aux plus grandes familles, c'est le couvent où Aurore a passé trois années : nous reconnaissons le cloître, le jardin planté de marronniers, la cellule d'où la vue s'étendait sur la ville et d'où le rêve rejoignait le ciel, ce ciel de Paris vaporeux et riche, comme il est dit dans *Rose et Blanche*, « le ciel le plus changeant et le plus joli, sinon le plus beau de la terre ». — Mais à ce roman de la vie religieuse est cousu un roman libertin avec orgies, pavillon galant, sofa, historiettes grivoises et saugrenues. C'est la part du collaborateur. Les polissonneries sont de Sandeau.

Telle est cette composition hybride. C'était bien le « monstre » annoncé.

Il eut quelque succès. — Celle qui se montra le plus sévère, ce fut la mère de George Sand. Sophie-Victoire avait, en littérature, le goût fort prude... Ah ! celle-là, elle est complète, et chaque fois qu'on la rencontre, c'est une joie... Sa fille dut s'excuser, et précisément en alléguant que l'ouvrage n'était pas d'elle seule : « Il y a beaucoup de farces que je désapprouve : je ne les ai tolérées que pour satisfaire mon éditeur qui voulait quelque chose d'un peu égrillard... Je n'aime pas les polissonneries. »

Elle ajoute : « Pas une seule ne se trouve dans le livre que j'écris maintenant et pour lequel je ne m'adjoindrai de mes collaborateurs que le nom¹. »

En effet, Jules Sand a vécu. Le livre dont il est ici question sera signé George Sand. C'est *Indiana*.

La correspondance inédite avec Émile Regnault, à laquelle j'ai déjà fait des emprunts

¹ Correspondance : à sa mère, 22 février 1832.

dans ma dernière leçon, contient une lettre des plus intéressantes, relative à la composition d'*Indiana*. Elle est du 28 février 1832. George Sand insiste d'abord sur la sévérité du sujet et sur sa ressemblance à la vie : « Il est aussi simple, aussi naturel, aussi positif, que vous le désiriez. Il n'est ni romantique, ni mosaïque, ni frénétique ; c'est de la vie ordinaire, c'est de la vraisemblance bourgeoise, mais malheureusement c'est beaucoup plus difficile que la littérature boursouflée... Pas le plus petit mot pour rire, pas une description, pas de poésie pour deux liards, pas de situations imprévues, extraordinaires, transcendantes : ce sont quatre volumes sur quatre caractères. Peut-on faire avec cela seulement, avec des sentiments intimes, des réflexions de tous les jours, de l'amitié, de l'amour, de l'égoïsme, du dévouement, de l'amour-propre, de l'obstination, de la mélancolie, des chagrins, des ingratitude, des déceptions et des espérances, peut-on bien avec ce gâchis de l'esprit humain faire quatre volumes qui n'ennuient jamais ? J'ai peur d'ennuyer souvent, d'ennuyer comme la vie ennuie.

Et pourtant quoi de plus intéressant que l'histoire du cœur quand elle est vraie ? Il s'agit de la faire vraie, voilà le difficile... »

Ces déclarations ne semblent-elles pas un peu surprenantes à qui les lit aujourd'hui ? Et le naturel de 1832 paraît-il encore naturel en 1909 ? Ce n'est pas la question. L'important est de noter que George Sand ne songe plus à fabriquer des monstres. Elle cherche à faire vrai. Elle veut surtout présenter un caractère de femme qui sera le type de la femme moderne.

« Noémi (ce nom laissé à Sandeau qui l'a mis dans *Marianna* se changera en celui d'*Indiana*), c'est la femme typique, faible et forte, fatiguée du poids de l'air et capable de porter le ciel ; timide dans le courant de la vie, audacieuse les jours de bataille ; fine, adroite et pénétrante pour saisir les fils déliés de la vie commune, niaise et stupide pour distinguer les vrais intérêts de son bonheur, se moquant du monde entier, se laissant duper par un seul homme, n'ayant pas d'amour-propre pour elle-même, en étant remplie pour l'objet de son

choix ; dédaignant les vanités du siècle pour son compte, et se laissant séduire par l'homme qui les réunit toutes. Voilà, je crois, la femme en général : un incroyable mélange de faiblesse et d'énergie, de grandeur et de petitesse, un être toujours composé de deux natures opposées, tantôt sublime, tantôt misérable, habile à tromper, facile à l'être. »

Ce roman, destiné à nous présenter le type de la femme moderne, mériterait déjà d'être qualifié de féministe. Mais il l'est encore à d'autres points de vue. Je voudrais justement, en joignant à *Indiana* qui paraît en mai 1832, *Valentine* qui est de 1833 et *Jacques* de 1834, vous montrer déjà tout armé, dans cette première manière de George Sand, notre féminisme actuel.

Indiana est l'histoire d'une femme mal mariée.

Elle a épousé, à dix-neuf ans, M. Delmare, qui est colonel — on était beaucoup colonel en ce temps-là — et qui est par conséquent bien plus âgé qu'elle. M. Delmare est un honnête

homme, au sens pharisien du mot. Entendez par là qu'il n'a ni volé ni tué. D'ailleurs, sans délicatesse et sans agrément, et fêru de son autorité, c'est un tyran domestique. Indiana vit très malheureuse entre ce mari exécré et un cousin à elle, le bon Ralph, l'excellent Ralph, deux fois anglais parce qu'il s'appelle Brown et qu'il est flegmatique. C'est pourquoi elle ne saurait être insensible aux séductions du jeune Raymon de Ramières, si élégant, si distingué, un bourreau des cœurs !

Je n'ai pas le temps d'entrer avec vous dans la série des épisodes et j'arrive tout de suite à la crise. M. Delmare est ruiné, ses affaires l'appellent à l'île Bourbon. Il se propose d'y emmener Indiana. Celle-ci se refuse à l'accompagner. Elle sait quelqu'un qui l'empêchera bien de partir : c'est Raymon. Donc elle va le trouver et lui offre ingénument qu'il la prenne, et la garde pour toujours. — Ai-je besoin de vous dire l'accueil que fait Raymon à cette proposition enivrante, et quelle douche reçoit la pauvre Indiana par une froide nuit d'hiver ?

Elle part pour l'île Bourbon. Quelque temps

après, au reçu d'une lettre de Raymon, où elle a cru deviner qu'il était malheureux, elle accourt — et elle est reçue par la jeune femme que vient d'épouser Raymon. C'est un fort beau mariage : Raymon ne pouvait espérer mieux. Et Indiana ? La Seine coule tout auprès : elle s'y jette. Elle peut s'y jeter sans danger : Ralph est là pour la repêcher. Ralph est toujours là pour repêcher sa cousine. C'est son sauveteur attitré. C'est le terre-neuve. A la campagne ou à la ville, sur la terre ferme ou sur le bateau qui emmène Indiana vers l'île Bourbon, vous pouvez être assurés de voir surgir Ralph, toujours flegmatique. Nous avons deviné depuis longtemps que Ralph est amoureux d'Indiana. Son flegme n'est qu'une apparence volontairement trompeuse : c'est l'enveloppe de neige sous laquelle brûle un volcan. Cet extérieur disgracieux et gauche cache une âme exquise. Ralph apporte une bonne nouvelle : M. Delmare est mort. Indiana est libre. Que va-t-elle faire de sa liberté ? Après en avoir délibéré, Ralph et Indiana concluent à se donner la mort ensemble. Il n'est plus que de

chercher le genre de suicide. « C'est une affaire de quelque importance, » opine Ralph, sentencieux. Pour sa part, il n'aimerait guère se tuer à Paris : il y a trop de monde, on est gêné, distrait. Mais parlez-lui de l'île Bourbon ! Voilà un endroit agréable pour suicides : un horizon magnifique, un précipice, avec cascade... Cet homme est sinistre avec ses idées riantes... Donc ils repartent pour l'île Bourbon, à l'effet d'y trouver la cascade propice. Aussi bien une traversée est, paraît-il, en pareil cas, la meilleure des préparations. Arrivés là-bas ils mettent à exécution leur projet, et Ralph, au dernier moment, ne refuse pas à sa bien-aimée d'utiles conseils. Qu'elle ne saute pas de ce côté ! C'est mauvais. « Mais en ayant soin de vous jeter dans cette ligne blanche que décrit la chute d'eau, vous arriverez dans le lac avec elle et la cascade elle-même prendra soin de vous y plonger. » Cela donne envie.

Ce suicide fut tenu, à l'époque, pour infiniment poétique ; et nul ne refusa de s'apitoyer sur l'infortune d'Indiana. Il est curieux de relire, à distance et de sang-froid, ces livres